

Leibniz, Spinoza et le problème de l'incroyance au XVIIe siècle

Lucien Febvre

Annales. Économies, Sociétés, Civilisations, Année 1947, Volume 2, Numéro 1
p. 45 - 52

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

ESSAIS

Dialogues de Grands Esprits :

LEIBNIZ, SPINOZA ET LE PROBLÈME DE L'INCROYANCE AU XVII^e SIÈCLE

« Leibniz juge de Spinoza : qu'avons-nous à faire, historiens, avec un livre, avec une thèse philosophique de Sorbonne¹ qui porte ce titre ? Ne nous trompons point de rayon. Ne transformons pas les *Annales* en *Revue Philosophique*... » Ainsi disent les sages, amis des justes barrières. Leur prudence éprouvée se trouve en défaut aujourd'hui. Confiez-vous à Georges Friedmann, installez-vous au cœur de son livre : quel beau voyage, plein de périls, mais que la finesse du guide permettra d'éviter — quel beau voyage pour l'historien à travers les profondeurs de l'esprit et du cœur des hommes, des grands hommes du xvii^e siècle finissant !...

L'esprit, le cœur : vieux mots, grands mots. Je ne les écris que pour « rattraper » ce qu'il y a de sec, d'inexact et de pauvre dans la conception traditionnelle d'une histoire intellectuelle n'accordant d'attention qu'au seul jeu des concepts. Ce n'est pas du tout, ce n'est pas le moins du monde d'une semblable histoire qu'il s'agit dans l'intention de G. Friedmann. Certes, son livre s'appuie sur des dépouillements et des classements de textes attentifs et rigoureux. Certes, son livre établit documentairement, avec un soin irréprochable, et en s'efforçant de les dater finement, les rapports compliqués et variables de Leibniz et de Spinoza — des deux hommes, puisqu'ils se connurent personnellement ; des deux pensées, puisque le spinozisme et le leibniziarisme, ces deux puissants systèmes, se sont « entrecroisés dans l'histoire » et de façon fort concrète. Mais les termes dont G. Friedmann se sert quand il écrit : « Il s'agissait de comprendre pourquoi le prisme Leibniz, prisme vivant, subtil, sensible à son milieu, a donné de Spinoza et du spinozisme des images que

1. *Leibniz et Spinoza*, Paris, Gallimard, 1946, in-8°, p. 321.

nous présentent des écrits éparpillés sur plus d'un demi-siècle » — ces termes mêmes suffisent à nous indiquer déjà que *Leibniz et Spinoza* n'est pas un de ces coffrets de marqueterie fabriqués en série par les soins d'un honnête ouvrier, où sont juxtaposés méticuleusement de petits morceaux de bois clair et de petits morceaux de bois foncé : travail courant, prix marqués et accessibles à tous. Non. Il s'agit de pénétrer deux pensées par le dedans. Deux puissantes pensées d'hommes de génie. Et donc de les comprendre humainement.

Le livre est riche. Nous ne prétendons pas, en quelques pages de compte rendu, épuiser ses ressources. Allons droit à ce qui, pour nous, est l'essentiel.

**. . .

Donc, voici — une fois exposée dans un chapitre initial la pensée tôt formée du jeune Leibniz, génie précoce, à la fin de ce séjour à Paris que termina la découverte du calcul infinitésimal — voici, une fois examinés en détail, dans une série de chapitres qui s'enchaînent, tous les problèmes que pose l'histoire des relations de Leibniz avec Spinoza : rapports personnels, rapports intellectuels, emprunts et refus d'emprunts, dettes et refus de dettes — voici que se dégagent les conclusions, que se révèlent les méthodes originales, que s'éclaire le dessein profond du livre. Chapitre IX, *Leibniz juge de Spinoza* : c'est d'abord un portrait psychologique de Leibniz : portrait d'un homme, et non point seulement d'un penseur ; portrait d'un homme qui n'est pas uniquement un savant et un philosophe, mais encore un courtisan, un diplomate, un homme de confiance des puissants de ce monde ; si l'on veut, une sorte de Rubens de la philosophie. Son premier protecteur, Jean Frédéric, ne l'a-t-il point lancé dans la sphère des têtes couronnées, au contact de quelques-unes de ces princesses : Sophie-Palatine, duchesse de Hanovre, mère de Jacques I^{er} d'Angleterre ; Sophie-Charlotte, reine de Prusse par son mariage avec Frédéric I^{er} ; Sophie-Dorothee, épouse du roi sergent, dont l'amitié un peu sèche, un peu superficielle, coûta au philosophe un temps précieux, mais non sans contre-partie : matérielle et psychologique ? Un habile homme, celui qui pouvait inscrire, sur la liste de ses correspondants, à côté des Hanovriens d'Angleterre, le prince Eugène, l'impératrice Amélie, femme de Joseph I^{er}, le czar Pierre le Grand, les landgraves de Hesse-Cassel et de Hesse-Rheinfels, les ducs de Modène et de Toscane, bien d'autres encore ; un remuant aussi, ce mondain, et de tous les génies philosophiques l'un des moins modestes qui se soient rencontrés. Un solitaire cependant, nous avertit Georges Friedmann — un solitaire qui, dès son enfance, se forme sans maîtres et, malgré tant de brillantes relations, demeure seul, de plus en plus seul dans la vie, « ne saisissant la pensée d'autrui que pour se retrouver en elle, et donnant le plus éclatant exemple de philosophie-monade que puisse offrir l'histoire des idées ». Or, ce genre d'existence auquel il a tant sacrifié, impossible qu'il n'incite point Leibniz aux précautions nécessaires. Ennemi par nature de tout extrême, il est de surcroît, par son genre de vie, voué aux prudences les plus opportunes. Et voilà qui commence à éclairer, à expliquer certains traits singuliers des relations de Leibniz avec Spinoza.

1. Jakob Freudenthal, *Das Leben Spinosas*, Stuttgart, 1904, p. 274-75.

**

Singulières, ces relations et passablement énigmatiques pour qui ne se satisfait pas d'explications brutales, particulièrement insuffisantes dans un tel cas et s'agissant de tels hommes. Spinoza et Leibniz se sont rencontrés. Dans une belle page que traduit Georges Friedmann, Freudenthal nous montre¹ Spinoza accueillant, à l'automne de 1676, dans sa modeste demeure du Paviljoensgracht, le jeune et élégant conseiller de l'Électeur de Mayence.

Décor simple : quelques meubles, les instruments nécessaires à un tailleur de verres, et (seul luxe de la maison) des livres précieux dans une armoire de hêtre. Spinoza est affaibli par une longue maladie. Son visage est pâle, émacié. La mort le touche déjà. « Seuls les yeux, grands et profonds, jettent leur clarté coutumière et leur bienfaisante sérénité sur le visiteur... » Celui-ci, debout, svelte, bien vêtu, se tient devant Spinoza, son front puissant penché vers lui. « Malgré sa jeunesse, il a déjà derrière lui de grands succès et son cœur est plein d'ambitieuses espérances. Ses manières sont courtoises, mais fières et mesurées... De sa voix haute et agréable, il expose ses critiques contre les lois cartésiennes du mouvement et développe une nouvelle forme de l'argument ontologique. Il n'écoute pas volontiers les objections de Spinoza, car « il est obstiné et ne peut supporter qu'on le contredise ». Pour rendre manifeste la justesse de ses vues, il les met par écrit et les lit au Sage qui se tient modestement auprès de lui. Celui-ci les examine, considère avec soin cette expression nouvelle d'une idée qui ne l'est point — et finalement donne son assentiment. Le voilà maintenant qui, à son tour, sort de la réserve où il se tenait à l'égard de son jeune visiteur. Il raconte à Leibniz maint trait de sa vie, et des anecdotes sur la politique de ces dernières années ; il s'arrête à la nuit où, indigné de l'attentat commis contre les frères de Witt, il se proposait de placer près de l'endroit du meurtre une affiche qui aurait stigmatisé les assassins comme « les derniers des barbares ». Puis il ouvre un tiroir, en extrait le manuscrit de sa grande œuvre, la somme de sa Philosophie, que Leibniz avait souhaité connaître depuis des années. Spinoza lit quelques propositions importantes de l'*Éthique*. Leibniz peut maintenant mesurer toute la portée de la philosophie spinoziste, dont il n'avait jusqu'alors, par des communications d'amis, par des lettres de Spinoza, entrevu que des fragments insuffisants. Ainsi

1. Notons quelques dates importantes dans l'histoire des premières relations de Leibniz avec la pensée de Spinoza et avec Spinoza lui-même. Première mention faite de Spinoza par Leibniz : lettre d'avril 1669 à Thomasius ; Spinoza n'est alors pour Leibniz que l'auteur des *Principia Renati Descartes*, parus en 1663 — le seul ouvrage que Spinoza ait signé. — Quand paraît en 1670 le *Tractatus Theologico-Politicus*, Leibniz s'associe aux protestations, aux indignations que le livre provoqua dans son milieu : mais a-t-il alors lu le *Tractatus* ? En mai 1671, le ton devint plus modéré : *doleo virum doctum, ut apparet, huc prolapsum* — et peu après, première lettre de Leibniz « à M. Spinoza, médecin très célèbre et philosophe très profond », *illustris et amplissimus vir* : elle ne traite que de questions d'optique. Réponse prompte et courtoise de Spinoza qui propose à Leibniz de lui envoyer son *Traité théologico-politique*. Leibniz saisit la balle au bond ; échanges de lettres, perdues : Spinoza qualifie Leibniz de *liberale ingenium*. Or, à ce même moment, Leibniz entre en relations avec Ant. Arnaud (fin 1671 ou début 1672) ; et, dans une célèbre lettre, il dénonce « l'ouvrage effrayant » sur la liberté de penser qui veut saper les bases de la religion. Mais Leibniz ne dit pas à Arnaud qu'il correspond courtoisement avec l'auteur du livre abominable.

semblaient tomber les cloisons qui avaient séparé l'un de l'autre ces deux génies. »

De fait, après ces rencontres, et pendant le peu de temps que vécut encore Spinoza (il est mort, quelques mois plus tard, en février 1677), Leibniz et Spinoza se sont écrit, interrogé curieusement sur leur pensée. Et cependant, dans le temps même qu'il est en relations épistolaires directes avec Spinoza, Leibniz, comme s'il ignorait tout du sage d'Amsterdam, écrit à son vieux maître Thomasius que le *Tractatus Theologico-Politicus* a pour auteur « un Juif chassé de la Synagogue à cause de ses opinions monstrueuses, ainsi qu'on le lui écrit de Hollande ». Après quoi, reprenant sa plume, il assure l'auteur du livre « monstrueux » qu'il l'estime grandement, *magni aestimet*¹. Voilà ce qu'il faut expliquer, et d'une manière digne de Leibniz : je veux dire, d'un homme d'une richesse et d'une complication singulières. Voilà qui d'ailleurs n'est ni accidentel, ni monstrueux. Jusqu'à la fin de sa vie, et tout en conservant par devers lui le sentiment que Spinoza est un grand esprit devant qui il convient de s'incliner profondément, Leibniz dénoncera, parfois avec violence, le péril spinoziste.

**

Une première explication, fort simple, consisterait à dire : Leibniz hurle avec les loups : on peut être un génie philosophique, une Encyclopédie vivante, le dernier des hommes de la Renaissance — et ne point avoir autant de caractère que de talent ? Il est vrai. Et cet aspect des choses n'a point échappé à Georges Friedmann. J'ai dit déjà quel vivant portrait, tout en nuances, il avait tracé, dans son livre, du Leibniz courtisan, diplomate et mondain, qui contrastait si fort avec le Spinoza retiré, que sa sagesse même confinait dans sa vie méditative, loin du vulgaire. Seulement, quand on a dit tout cela, même avec finesse, surtout avec finesse, que de choses à dire encore !...

Celle-ci d'abord, qu'attaquant Spinoza, le dénonçant comme un danger public, Leibniz ne s'isolait pas des hommes de son temps. Nous avons peine à mesurer la violence, la fréquence, la multiplicité des réactions que provoqua le *Tractatus*. « Le plus pestilentiel des livres », formule courante sous la plume des Thomasius, des Rappolt, des Dürr, des Miegius et des Melchior, des Burman et des Grævius, qui tous à l'envi s'emploient à flétrir le livre et à dénoncer l'écrivain — le monstrueux Juif chassé de la synagogue qui ne rougit point de l'avoir écrit. Le chef des Arminiens hollandais, Limborch, parle de l'érudition défectueuse par Spinoza, *eruditio defæcata* — c'est une trouvaille. Mais Reinier van Mansvelt, professeur à Utrecht, ne se contente pas d'injures. Il veut des sanctions. Contre le corrupteur du peuple, il fait appel (et il n'est pas le seul) aux rigoureux du bras séculier²...

Donc, Leibniz hurle avec les loups ? Pas tout à fait. Leibniz est préoccupé, de plus en plus préoccupé à mesure que les années passent,

1. Même attitude, par conséquent, que celle que nous signalions plus haut, à propos des relations de Leibniz avec Ant. Arnaud.

2. Voir les injures que prodigue à Spinoza l'auteur du livre des *Trois Grands Imposteurs* (qui sont Herbert de Cherbury, Hobbes et Spinoza), Christian Korholt : « Puisse-t-il être dévoré par la gale ! Il est Benedictus Spinoza, qui mériterait plutôt d'être appelé Maledictus ! », etc., etc. Son fils, rééditant son livre, lui fait écho avec plus de violence encore.

du trouble de son temps ; il perçoit, à sa façon, c'est-à-dire finement et fortement tout à la fois, cette « crise de la conscience européenne » qui lui faisait parler, dans les *Nouveaux Essais*¹, « de la Révolution générale dont l'Europe était menacée ». Or, n'oublions pas qu'une idée pénètre toute sa philosophie, et circule à travers son œuvre comme un courant d'eau vive qui tantôt apparaît, tantôt disparaît, n'oublions pas qu'une idée nourrit à la fois chez Leibniz des thèmes théologiques et des thèmes logiques, une éthique et une esthétique, une philosophie de la nature et une philosophie de l'esprit : c'est celle qui déjà vivifie l'œuvre massive et mal réglée de tant de penseurs de la Renaissance, depuis Nicolas de Cusa jusqu'à Giordano Bruno : tous insistent à l'envi sur l'harmonie parfaite du Cosmos, l'unité dans la multiplicité². Et Leibniz après eux, mais beaucoup plus clairement et longuement qu'eux, est le philosophe de l'Harmonie. Son activité irénique dans le domaine religieux ne procède pas d'un autre fonds spirituel que ses recherches pour une langue universelle ou pour un alphabet logique des pensées humaines. Pour un Leibniz, les divisions des chrétiens sont un scandale aussi bien pour la raison que pour la foi ; elles sont aussi inacceptables pour l'esprit que les contradictions internes présentées par la Science à certaines de ses étapes.

**

Ce n'est pas tout. Dans des pages remarquables, Georges Friedmann développe ce thème : Leibniz, « le plus grand philosophe du sens commun chrétien ». Ce n'est point au niveau des âmes d'exception, ce n'est point au niveau des inspirés, des exaltés, des ascètes et des génies qu'il se situe, lui et sa pensée. C'est en homme préoccupé des réalités, en homme conscient des solidarités européennes — c'est au niveau de l'homme moyen de son temps. Sur les questions essentielles de la théodicée et de la morale, il tend à s'accorder avec les notions générales d'un catéchisme concret. L'ordre de l'Univers n'exige-t-il point pour lui un Etre souverainement intelligent, un Etre tout puissant qui puisse sauvegarder cet ordre après l'avoir établi ? La création ne s'est pas faite au hasard ; une volonté éclairée de bonté a présidé à ses réalisations merveilleuses. La justice exige une autre vie : l'homme y répondra de ses actes sur terre. Pas de sociétés possibles sans morale, pas de morales possibles sans Dieu. Sur toutes ces questions et sur d'autres, Leibniz a toujours cherché à s'accorder avec le sens commun, avec l'état d'esprit et le sentiment moyen de ses contemporains. Sa philosophie apparaît —

1. IV, 15. Ed. Gerhardt, t. V, p. 443.

2. Georges Friedmann insiste à plusieurs reprises (et notamment dans un substantiel appendice) non seulement sur ce qu'a pu devoir à ses devanciers de la Renaissance la pensée de Leibniz — mais encore sur l'aspect « Homme de la Renaissance » de celui qu'il propose d'appeler « un Paracelse du xvii^e siècle » — non sans quelque exagération, en ce qui concerne Paracelse, et quelque injustice en ce qui concerne Leibniz. Il n'en est pas moins vrai que ce « moderne », Leibniz, formé par la scolastique, demeura toute sa vie, par certains côtés, un scolastique. Ce qui l'inclinait à s'intéresser aux spéculations de ces « naturalistes » de la Renaissance qui, par bien des côtés, eux aussi, se reliait aux scolastiques, mais apportent en propre leur souci de se représenter le monde dans son infinité et dans l'intimité de ses forces vivantes. Leibniz les a suivis jusqu'aux prolongements occultistes et cabalistes de leur pensée trouble. N'oublions pas qu'il s'affilia tout jeune aux Rose-Croix de Nuremberg et qu'il ne cessa de s'intéresser à une Chimie qui était encore de l'Alchimie.

de plus en plus à mesure que sa vie s'achemine vers son terme — comme un effort persévérant pour rationaliser les dogmes principaux de la religion et leur donner une expression qui convienne, par-dessus toutes les divisions intestines des églises, à l'intelligence et à la sensibilité moyenne des fidèles.

Et encore, Leibniz porte en lui un constant souci de réconforter, de tonifier l'homme, qui jamais ne le quittera. En face de l'Univers, il ne s'agit point de se replier sur soi, comme un patient stoïque et résigné qui subit. Il faut savoir, il faut se répéter que l'ordre de l'Univers est bon, que le Mal n'y est jamais que la condition d'un plus grand bien, qu'on doit donc aimer cet Univers tel qu'il est, y lire cette gloire de Dieu que chantent les cieux triomphants. Pas de pessimisme, cette racine de l'incroyance. L'Harmonie Universelle est un principe de mieux perpétuel — et Dieu tiendra compte de chacune de nos larmes. Car notre destinée ne s'achève point, ici-bas, le jour de notre mort. Leibniz exige une immortalité personnelle, support nécessaire d'une morale qui stimule les hommes par la vision des récompenses et des châtiments promis. Par là même, je veux dire par son caractère « massif » et « moyen » — cette philosophie leibnizienne revêt plus d'intérêt encore pour l'historien. L'historien, ce qui lui importe avant tout, ce n'est pas le rare, l'exquis, l'unique. C'est l'état d'esprit commun de l'homme moyen, à toutes les époques. Et quand un Leibniz s'accorde avec cet état d'esprit, quand un Leibniz le traduit en termes philosophiques, quand un Leibniz l'insère dans l'ampleur d'un des systèmes les plus achevés et les plus compréhensifs que la philosophie des anciens nous ait légués — c'est pour lui un aubaine qu'il ne doit point laisser perdre. Leibniz devient par là, pour l'histoire, un témoin précieux. Il dit la force commune, la puissance persistante et contraignante de certains sentiments, de certaines idées. A l'heure précisément où les esprits fins sentent la menace qui pèse sur ces idées, sur ces sentiments — et d'autant plus fortement réagissent.

**

Ceci étant, comme s'éclairent les relations de Leibniz et de Spinoza ! Comme elles prennent plus de sens pour l'historien ! — Simple tissu d'anecdotes personnelles ? mais non.

Leibniz, dit quelque part avec infiniment de justesse Georges Friedmann — Leibniz est lui-même quand il attaque avec violence Spinoza, quand il donne sa philosophie comme meurtrière, quand il le met publiquement au rang des réprouvés. Mais Leibniz est encore lui-même, Leibniz est non moins lui-même quand il étudie en secret cette haute pensée qui l'attire, et dont il ne peut méconnaître ni la vigueur ni la sérénité¹. D'autant que (et ici, Georges Friedmann pénètre très avant dans les replis de pensées difficiles) — d'autant que, si rien n'est plus différent du système de Leibniz que le système de Spinoza, Leibniz n'a pu cependant ne point s'apercevoir qu'à l'origine (ou plutôt à la source) se rencontrent les mêmes intuitions, monistes et naturalistes. D'un côté, la substance unique de Spinoza, *Deus sive Natura*, étrangère à toute exigence de finalité, de subjectivité, d'humanité. Et certes le système de Leibniz

1. Ailleurs encore, cette excellente formule : Au fond, Leibniz « éprouvait moins d'horreur pour Spinoza qu'il ne voulait le dire à Thomasius, et une admiration plus mitigée que celle qu'il communiquait à Tschirnhaus ».

est tout autre. Mais au fond, la nature n'est-elle point pour lui, en même temps qu'Harmonie, un *Tout* dont chaque élément participe de la même substance ? Partout où il y a monade, n'y a-t-il pas, en dernière analyse, pensée plus ou moins confuse, esprit plus ou moins enveloppé — divinité ? La philosophie de Leibniz, au fond : « un monisme de l'esprit — et la réalité de la matière apparaît bien fuyante, bien fragile dans son système... Par ailleurs, réussit-il à briser la substance unique du panthéisme, la substance unique de Spinoza, comme il l'eût désiré, en une infinité d'éclats originaux ? En fait, les substances ne sont pour lui que parce qu'elles sont de Dieu. Leibniz a beau éparpiller la substance en une infinité de substances : chacune d'elles est la Substance, et celle-ci est en chacune.

Cette parenté d'origine qu'il ne pouvait pas ne pas percevoir — cette parenté d'origine, nous dit avec infiniment de finesse Georges Friedmann, obligeait en quelque sorte Leibniz à s'opposer violemment, injustement, agressivement à Spinoza. En même temps, elle ne pouvait pas ne pas faire naître en lui une attirance secrète pour le spinozisme. Vue profonde, qui éclaire, qui anime ce qu'on sait des relations de Leibniz avec Spinoza. Cette « admiration mêlée de répulsion », qui ne traduit pas seulement les succès pragmatiques de Leibniz, préoccupé de sauvegarder tant de valeurs sociales en péril dont le spinozisme faisait si peu de cas — cette admiration mêlée de répulsion a des racines profondes dans la sensibilité philosophique du théoricien de l'Harmonie Universelle. Par delà la banalité des oppositions vulgaires, l'historien perçoit des oppositions plus hautes. L'éternelle opposition des amants du vrai et des tenants du bien ? certes. Tout ce qui déjà (relisons le beau *Machiavel* de Renaudet¹) dressait face à face la pensée d'un Erasme et la doctrine du Prince. Tout ce que traduisent excellemment deux textes notés par Friedmann : « Je ne prétends pas, écrivait Spinoza au jeune Burgh, avoir trouvé la philosophie la *meilleure* ; mais je sais que j'ai connaissance de la *vraie*. » Cependant, au sortir d'une première lecture de l'*Ethique*, Leibniz s'écriait : *Quanto meliora ac veriora Christiani !* Il y a tout cela. Mais le psychologue sait qu'au fond des idées, par delà les idées et leur jeu, il y a les réalités profondes de la création spirituelle. Toute cette vie secrète de l'esprit créateur, dont nous ne savons encore à peu près rien. A peine dirons-nous qu'il y a là, pour nos fils et nos petits-fils, un champ magnifique de recherches à cultiver. Georges Friedmann nous le rappelle. Et voilà qui achève de donner à sa belle étude une sorte de dignité et de fécondité, trop rare pour qu'on ne se prive point de la joie de l'indiquer.

★★

Nous pourrions, si nous voulions prolonger ce compte rendu, nous devrions indiquer que l'étude des rapports de Leibniz et de Descartes — non pas des deux hommes, mais des deux pensées — se trouve éclairée, dans le livre de Friedmann, suivant les mêmes méthodes et avec autant de lucidité. Leibniz, vieillissant et sensible de plus en plus aux changements de l'atmosphère, ne voit pas seulement un danger pour la stabilité européenne dans le spinozisme ; il déclare le système de Descartes incompatible avec la croyance à des dogmes chrétiens aussi fondamentaux que

1. Cf. ce que j'en ai dit ici même : « Le *Machiavel* d'Augustin Renaudet », *Mélanges d'Histoire Sociale*, fasc. IV, 1943, noté p. 26.

la présence réelle et la transsubstantiation. Et après avoir, au début de ses relations avec Spinoza, félicité l'auteur des *Principia Renati Descartes* de son indépendance critique vis-à-vis du maître, à partir de 1679 et par un curieux renversement, au lieu de continuer à opposer Spinoza, cartésien repentant, à Descartes — il s'emploie à pulvériser Descartes à l'aide de Spinoza le décrié, considéré comme son juste et fidèle disciple : « Descartes pensait tout bas ce que Spinoza dit tout haut. » Et Spinoza devint le boulet qu'afin de le couler plus sûrement Leibniz attache aux chevilles de Descartes...

Complications : sans doute. Elles sont du temps. En lisant le livre de Georges Friedmann je ne pouvais m'empêcher de penser qu'un livre sur *Le Problème de l'Incroyance au XVII^e siècle*, comme il serait, comme il devrait être différent, d'un livre sur ce problème tel qu'il se posait au XVI^e siècle ! Un grand fossé sépare les deux siècles. En deçà, la pensée moderne qui commence à s'affirmer et à se développer. Au delà, la pensée médiévale qui prolonge ses prises sur les esprits et, plus encore peut-être, sur les sensibilités¹. Comme ces hommes d'après Galilée, comme ces hommes d'après Descartes sont devenus plus riches, plus nuancés, plus compliqués que leurs pères ! Il y a cela. Il y a autre chose. La finesse même de la méthode qu'emploie Friedmann. Cette méthode psychologique d'investigations qui ne se satisfait ni des apparences externes, ni des conflits massifs d'idéologie. Mais qui s'en va cherchant, toujours plus avant, toujours plus profond, jusque dans la région où se forment les sources, et qui, par delà le jeu de concepts abstraits, rétablit et perçoit l'homme, dans la richesse troublante de son Humanité. Par là nôtre, Georges Friedmann — comme sont nôtres tous ceux pour qui le grand sujet d'étude, c'est l'Homme. Tous ceux, encore bien peu nombreux.

« J'ai cru trouver bien des compagnons dans l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé : il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. » Ainsi déjà le Pascal des *Pensées*². Mais il ajoutait : « N'est-ce pas qu'il lui est meilleur de s'ignorer pour être heureux ? » Et, ici, nous ne suivrons plus Pascal. Nous qui voulons connaître.

LUCIEN FEBVRE.

1. Sur tout ceci, cf. Lucien FEBVRE, *Mélanges d'Histoire Sociale*, fasc. VI, 1944.

2. *Pensées*, éd. Brunschvicg, n° 144.